

Title	デイドロ執筆項目「『霊魂』補遺」：『百科全書』本文校訂の試み
Sub Title	L'article AME de Diderot. Essai d'un établissement de texte pour l'Encyclopedie
Author	逸見, 龍生(Henmi, Tatsuo)
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	2006
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.91, No.3 (2006. 12) ,p.263(66)- 284(45)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	鷺見洋一教授退任記念論文集
Genre	Journal Article
URL	<a href="https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00910003-0284">https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00910003-0284</a>

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

# デイドロ執筆項目「『靈魂』補遺」

—『百科全書』本文校訂の試み—

逸見 龍生

ここに本文を採録するテキストは、イヴォン神父執筆による『百科全書』第1巻項目「靈魂」に、デイドロが辞典の編集主幹として加筆補足した部分である。この「『靈魂』補遺」は、デイドロに関する優れた学術的伝記を残したA・ウィルソン<sup>1</sup>が、デイドロによる『百科全書』執筆項目の代表作の一つとみなしたのをはじめ、これまでデイドロ哲学の展開、特に生氣論的唯物論哲学の進展を検証する上で、最重要のテキストの一つとして着目されてきた<sup>2</sup>。

だが、従来の研究の多くはもっぱら内容面に関心を寄せ、テキストの生成に関わる一連の問題はほとんど取り上げられてこなかったように思われる。典拠ないし間テキスト性の問題はそのひとつである。本文中に若干の参照指示が挿入されているにもかかわらず、デイドロが参照したと思われる文献資料を渉獵し、これをデイドロの項目本文と実際に比較照合しようとした研究は、残念ながらこれまでほとんど見あたらない。当の参照指示そのものに誤記があり、また典拠資料の一部のみしか指示がされなかったため、本項目の典拠特定に著しい困難があったせいであろう。『百科全書』においては必ずしも稀なケースではない。

『百科全書』における本文のエクリチュールの水準に焦点をあて、他のテキストの借用や転用、書写や書き直し、修正、変形といったテキストの生成の条件に着目を払おうとする研究は、特にデイドロにおいては、ジャ

ック・プールの先駆的な研究を経て、近年ではマリ・レカ＝ツイオミ教授の記念碑的研究が現われ、飛躍的に進んだ<sup>3</sup>。本項目「『靈魂』補遺」においても、デイドロがいかなる先行テキストを利用しようとしたのか、それら先行テキストとデイドロのテキストはどのような関係にあるのか、そもそもこれら資料をデイドロがどのように集め、何を取り、何を捨てたのか、こうした問いを立てることは、必ずしも重箱の隅をつつくような些末な問題とは限らない。にもかかわらず、これらの研究に立ち後れが見られたとすれば、『百科全書』本文確定のための方法論的アプローチがいまだ確立していないためであろう<sup>4</sup>。

筆者は以前にもこの問題について不十分ながら解明しようと試みたことがある<sup>5</sup>。その時点では時間の制約のせいで参照することのできなかった資料について、仏国立図書館ならびにアルスナル図書館で調査し『百科全書』本文と比較照合することができた。今回ここに提示するのは、上記の再調査にもとづくあらたな項目「『靈魂』補遺」本文校訂の試みである。以下に使用する記号の意味を説明する。

デイドロが利用したことの確実な五点の典拠資料について、それぞれの引用開始部分ならびに終了部分には[A] から[E] の記号を本文に挿入し、デイドロ自身の文章と思われる個所との区別につとめた。各資料の書誌情報については欄外に注として記している。視覚的な補助のため、引用の開始と終了部分の本文に波線で印をつけた。欄外注にはデイドロによる引用の仕方について、簡単に説明をつけた。

今回の典拠調査の結果、デイドロ自身の書いた文章であることがほぼ確実と思われる部分を抽出することができた。その冒頭と終了個所には[\*] の記号を付し、最初と最後の数語に下線で印をつけている。

デイドロによる典拠引用の具体的手法を示す実例 [Exemple des Sources] として、二つの補助資料を末尾に加えた。ともにデイドロが先行資料をいかに利用したかを示すものである。最初の資料は本文に[B]として引用個所を記した«Sur le siège de l'âme dans le cerveau»の原文の冒頭部分である。デイドロが直接引用した個所に下線を記してある。第二の資料は、今回の調

査で初めて典拠であることが明らかとなった Robert James の *Dictionnaire universel de médecine* 項目「Animus」の原文の一部抜粋である<sup>6</sup>。デイドロとの異同は、デイドロが引用にあたって変更した原文を [ ] に、デイドロによる変更部分を < > に入れることによって示した。

## Texte intégral du *Supplément* éditorial de l'AME dans l'*Encyclopédie*

*AME, s.f. (Ord. Encycl., Entend., Rais. Philos. ou Science  
des Esprits, de Dieu, des Anges, de l'Ame)*

[...]

[\*]\* Aux quatre questions précédentes sur l'origine, la nature, la destinée de l'*âme*, et sur les êtres en qui elle réside; les physiciens et les anatomistes en ont ajouté une cinquième, qui semblait plus être de leur ressort que de la métaphysique; c'est de fixer le siège de l'*âme* dans les êtres qui en ont. Ceux d'entre les physiciens qui croient pouvoir admettre la spiritualité de l'*âme*, et lui accorder en même tems de l'étendue, qualité qu'ils ne peuvent plus regarder comme la différence spécifique de la matière, ne lui fixent aucun siège particulier: ils disent qu'elle est dans toutes les parties du corps; et comme ils ajoutent qu'elle existe toute entière sous chaque partie de son étendue, la perte de certains membres ne doit rien ôter ni à ses facultés, ni à son activité ni à ses fonctions. Ce sentiment résout des difficultés: mais il en fait naître d'autres, tant sur cette manière particulière et incompréhensible d'exister des esprits, que sur la distinction de la substance spirituelle et de la substance corporelle; aussi n'est-il guère suivi. Les autres philosophes pensent qu'elle n'est point étendue, et que pourtant il y a dans le corps, un lieu particulier où elle réside

[\*] Texte de Diderot

et d'où elle exerce son empire.[\*] [A] Si ce n'était un certain sentiment commun à tous les hommes, qui leur persuade que leur tête ou leur cerveau est le siège de leurs pensées, il y aurait autant sujet de croire que c'est le poumon ou le foie, ou tel autre viscère qu'on voudrait; car si leur mécanisme n'a et ne peut avoir aucun rapport avec la faculté de penser, comme on l'a démontré ci-devant, celui du cerveau n'y en a pas davantage. Il faudrait, à ce qu'il semble, une partie où vîssent aboutir tous les mouvements des sensations, et telle que M. Descartes avait imaginé la glande pinéale. Voyez GLANDE PINÉALE. Mais il n'est que trop vrai, comme on le verra dans la suite de cet article, que c'était une pure imagination de ce philosophe, et que non seulement cette partie, mais nulle autre n'est capable des fonctions qu'il lui attribuait. Ces traces qu'on suppose si volontiers, et dont les philosophes ont tant parla qu'elles sont devenues familières dans le discours commun, on ne sait pas trop bien où les mettre; et l'on ne voit point de partie dans le cerveau qui soit bien propre ni à les recevoir ni à les garder. Non seulement nous ne connaissons pas notre *âme*, ni la manière dont elle agit sur des organes matériels: mais dans ces organes mêmes nous ne pouvons apercevoir aucune disposition qui détermine l'un plutôt que l'autre à être le siège de l'*âme*.

Cependant la difficulté du sujet n'exclut pas les hypothèses; elle doit seulement les faire traiter avec moins de rigueur.[A] [\*-2] Nous ne finirions point si nous les voulions rapporter toutes. Comme il était difficile de donner la préférence à une partie sur une autre, il n'y en a presque

[A] «Sur le délire mélancolique», *Histoire de l'Académie royale des sciences. Année 1709*, Paris, Jean Boudot, 1711, pp.11-13. Diderot cite le premier paragraphe.

[\*-2] Texte de Diderot

aucune où l'on n'ait placé l'âme. On la met dans les ventricules du cerveau, dans le coeur, dans le sang, dans l'estomac, dans les nerfs, etc. mais de toutes ces hypothèses, celles de Descartes, de Vieussens et de Lancisi, ou de M. de la Peyronie, paraissent être les seules auxquelles leurs auteurs aient été conduits par des phénomènes, comme nous l'allons faire voir.[\*-2] [A-2] M. Vieussens le fils a supposé dans un ouvrage où il se propose d'expliquer le délire mélancolique, que le centre ovale était le siège des fonctions de l'esprit. Selon les découvertes ou le système de M. Vieussens le père, le centre ovale est un tissu de petits vaisseaux très déliés, qui communiquent tous les uns avec les autres par une infinité d'autres petits vaisseaux encore infiniment plus déliés, que produisent tous les points de leur surface extérieure. C'est dans les premiers de ces petits vaisseaux que le sang artériel se subtilise au point de devenir esprit animal, et il coule dans les seconds sous la forme d'esprit. Au dedans de ce nombre prodigieux de tuyaux presque absolument imperceptibles se font tous les mouvement auxquels répondent les idées; et les impressions que ces mouvements y laissent, sont les traces qui rappellent les idées qu'on a déjà eues. Il faut savoir que le centre ovale se trouve placé à l'origine des nerfs; ce qui favorise beaucoup la fonction qu'on lui donne ici. *Voyez* CENTRE OVALE.

[A-2] «Sur le délire mélancolique», *ibid.*, Diderot reprend la suite du texte précédent et le cite dans son intégralité.

Si cette mécanique est une fois admise, on peut imaginer que la santé pour ainsi dire, matérielle de l'esprit, dépend de la régularité de l'égalité de la liberté du cours des esprits dans ces petits canaux. Si la plupart sont affaîsés, comme pendant le sommeil, les esprits qui coulent dans ceux qui

restent fortuitement ouverts, réveillent au hasard des idées entre lesquelles il n'y a le plus souvent aucune liaison, et que l'*âme* ne laisse pas d'assembler, faute d'en avoir en même temps d'autres qui lui en fassent voir l'incompatibilité si au contraire tous les petits tuyaux sont ouverts, et que les esprits s'y portent en trop grande abondance, et avec une trop grande rapidité il se réveille à la fois une foule d'idées très vives, que l'*âme* n'a pas le temps de distinguer ni de comparer; et c'est là la frénésie. S'il y a seulement dans quelques petits tuyaux une obstruction telle que les esprits cessent d'y couler, les idées qui y étaient attachées sont absolument perdues pour l'*âme*, elle n'en peut plus faire aucun usage dans ses opérations; de sorte qu'elle portera un jugement insensé toutes les fois que ces idées lui auraient été nécessaires pour en former un raisonnable; hors de là tous ses jugements seront sains, c'est là le délire mélancolique.

M. Vieussens a fait voir combien sa supposition s'accorde avec tout ce qui s'observe dans cette maladie; puisqu'elle vient d'une obstruction, elle est produite par un sang trop épais et trop lent, aussi n'a-t-on point de fièvre. Ceux qui habitent un pays chaud, et dont le sang est dépouillé de ses parties les plus subtiles par une trop grande transpiration; ceux qui usent d'aliments trop grossiers; ceux qui ont été frappés de quelque grande et longue crainte, etc. doivent être plus sujets au délire mélancolique. On pourrait pousser le détail des suppositions si loin qu'on voudrait, et trouver à chaque supposition différente, un effet différent; d'où il résulterait qu'il n'y a guère de tête si saine où il n'y

ait quelque petit tuyau du centre ovale bien bouché.[A-2]

[\*-3] Mais quand la supposition de la cause de M. Vieussens s'accorderait avec tous les cas qui se présentent, elle n'en serait peut-être pas davantage la cause réelle. Les Anciens attribuaient la pesanteur de l'air à l'horreur du vide; et l'on attribue aujourd'hui tous les phénomènes célestes à l'attraction. Si les Anciens sur des expériences réitérées avoient découvert dans cette horreur quelque loi constante, comme on en a découvert une dans l'attraction, auraient-ils pu supposer que l'horreur du vide était vraiment la cause des phénomènes, quand même les phénomènes ne se seraient jamais écartés de cette loi ? Les Newtoniens peuvent-ils supposer que l'attraction soit une cause réelle, quand même il ne surviendrait jamais aucun phénomène qui ne suivît la loi inverse du carré des distances? Point du tout. Il en est de même de l'hypothèse de M. Vieussens. Le centre ovale a beau avoir des petits tuyaux, dont les uns s'ouvrent et les autres se bouchent: quand il pourrait même s'assurer à la vue (ce qui lui est impossible) que le délire mélancolique augmente ou diminue dans le rapport des petits tuyaux ouverts, aux petits tuyaux bouchés; son hypothèse en acquerrait beaucoup plus de certitude, et rentrerait dans la classe du flux et reflux, et de l'attraction considérée relativement aux mouvements de la lune: mais elle ne serait pas encore démontrée. Tout cela vient de ce que l'on n'aperçoit partout que des effets qui se correspondent, et point du tout dans un de ces effets la raison de l'effet correspondant; presque toujours la liaison manque, et nous ne la découvrirons peut-être jamais.[\*-3]

[\*-3] Texte de  
Diderot

[B] Mais de quelque manière que l'on conçoive ce qui pense en nous, il est constant que les fonctions en sont dépendantes de l'organisation, et de l'état actuel de notre corps pendant que nous vivons. Cette dépendance mutuelle du corps et de ce qui pense dans l'homme, est ce qu'on appelle l'union du corps avec l'âme; union que la saine Philosophie et la révélation nous apprennent être uniquement l'effet de la volonté libre du Créateur. Du moins n'avons-nous nulle idée immédiate de dépendance, d'union, ni de rapport entre ces deux choses, corps et pensée. Cette union est donc un fait que nous ne pouvons révoquer en doute, mais dont les détails nous sont absolument inconnus. C'est à la seule expérience à nous les apprendre, et à décider toutes les questions qu'on peut proposer sur cette matière. Une des plus curieuses est celle que nous agitions ici: l'âme exerce-t-elle également ses fonctions dans toutes les parties du corps auquel elle est unie? ou y en a-t-il quelqu'une à laquelle ce privilège soit particulièrement attaché. S'il y en a une, quelle est cette partie? [B] [\*-4] c'est la glande pinéale, a dit Descartes; c'est le centre ovale, a dit Vieussens; c'est le corps calleux, ont dit Lancisi et M. de la Peyronie. Descartes n'avait pour lui qu'une conjecture, sans autre fondement que quelques convenances: Vieussens a fait un système, appuyé de quelques observations anatomiques; M. de la Peyronie a présenté le sien avec des expériences.[\*-4]

[B-2] Descartes vit la glande pinéale unique et comme suspendue au milieu des ventricules du cerveau par deux filaments nerveux et flexibles, qui lui permettent d'être mue en tous sens, et par où elle reçoit toutes les impressions que le

[B] «Sur le siège de l'âme dans le cerveau», in *Histoire de l'Académie royale des Sciences. l'année 1741*, Paris, Imprimerie royale, 1744, pp. 39-45. Diderot cite le texte du page 40.

[\*-4] Texte de Diderot

[B-2] «Sur le siège de l'âme dans le cerveau», *ibid.*. Diderot cite les pages 43-44.

cours des esprits ou d'un fluide quelconque qui coule dans les nerfs, y peut apporter de tout le reste du corps; il vit la glande pinéale environnée d'artérioles, tant du lacis choroïde que des parois internes des ventricules, où elle est renfermée, et dont les plus déliés tendent vers cette glande; et sur cette situation avantageuse, il conjectura que la glande pinéale était le siège de l'âme, et l'organe commun de toutes nos sensations. Mais on a découvert que la glande pinéale manquait dans certains sujets, ou qu'elle y était entièrement oblitérée, sans qu'ils eussent perdu l'usage de la raison et des sens: on l'a trouvé putréfiée dans d'autres, dont le sort n'avait pas été différent: elle était pourrie dans une femme de vingt-huit ans, qui avait conservé le sens et la raison jusqu'à la fin[B-2]; [\*-5] et voilà l'âme délogée de l'endroit que Descartes lui avait assigné pour demeure.[\*-5]

[\*-5] Texte de Diderot

[B-3] On a des expériences de destruction d'autres parties du cerveau, telles que les nates et testes, sans que les fonctions de l'âme aient été détruites. Il en faut dire autant des corps cannelés; c'est M. Petit qui a chassé l'âme des corps cannelés, malgré leur structure singulière. Où est donc la sensorium commune? Où est cette partie, dont la blessure ou la destruction emporte nécessairement la cessation ou l'interruption des fonctions spirituelles, tandis que les autres parties peuvent être altérées ou détruites, sans que le sujet cesse de raisonner ou de sentir? M. de la Peyronie fait passer en revue toutes les parties du cerveau, excepté le corps calleux; et il leur donne l'exclusion par une foule de maladies très marquées et très dangereuses qui les ont attaquées, sans interrompre les fonctions de l'âme: c'est

[B-3] «Sur le siège de l'âme dans le cerveau», *ibid.* Diderot cite les pages 43-44 avec la modification de certaines expressions.

donc, selon lui, le corps calleux qui est le lieu du cerveau qu'habite l'*âme*. Oui, c'est selon M. de la Peyronie, le corps calleux qui est ce siège de l'*âme*, qu'entre les Philosophes les uns ont supposé être partout, et que les autres ont cherché en tant d'endroits particuliers; [B-3] [\*-6] et voici comment M. de la Peyronie procède dans sa démonstration.[\*-6]

[\*-6] Texte de Diderot

[C] « Un paysan perdit par un coup reçu à la tête, une très grande cuillerée de la substance du cerveau; cependant il guérit, sans que sa raison en fût altérée: donc l'*âme* ne réside pas dans toute l'étendue de la substance du cerveau. On a vu des sujets en qui la glande pinéale était oblitérée ou pourrie; d'autres qui n'en avoient aucune trace, tous cependant jouissaient de la raison: donc l'*âme* n'est pas dans la glande pinéale. On a les mêmes preuves pour les *nates*, les *testes*, l'*infundibulum*, les *corps cannelés*, le *cervelet*; je veux dire que ces parties ont été ou détruites, ou attaquées de maladies violentes, sans que la raison en souffrît plus que de toute autre maladie: donc l'*âme* n'est pas dans ces parties.

[C] François de La Peyronie, «Observations par lesquelles on tâche de découvrir la partie du Cerveau où l'Ame exerce ses fonctions», *Les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie de l'année 1741*, Paris, Imprimerie royale, 1744, pp. 199-218. Diderot résume le texte des pages 202-210.

Reste le corps calleux ». [C] [\*-7] On peut voir dans le Mémoire de M. de la Peyronie, toutes les expériences par lesquelles il prouve que cette partie du cerveau n'a pu être altérée ou détruite, sans que l'altération ou la perte de la raison ne s'en soit suivie; nous nous contenterons de rapporter ici celle qui nous a le plus fortement affecté.[\*-7] [C-2]Un jeune homme de seize ans fut blessé d'un coup de pierre au haut et au-devant du pariétal gauche; l'os fut contus et ne parut point fêlé : il ne survint point d'accident jusqu'au vingt-cinquième jour, que le malade commença à sentir que

[\*-7] Texte de Diderot

[C-2] La Peyronie, *ibid.*, Diderot cite le texte des pages 212-213.

l'oeil droit s'affaiblissait, et qu'il était pesant et douloureux, surtout lorsqu'on le pressait: au bout de trois jours, il perdit la vue de cet oeil seulement; il perdit ensuite l'usage presque entier de tous les sens, et il tomba dans un assoupissement et un affaissement absolu de tout le corps: on fit des incisions; on fit trois tréfans; on ouvrit la dure-mère; on tira d'un abcès, qui devait avoir environ le volume d'un oeuf de poule, trois onces et demie de matière épaisse, avec quelques flocons de la substance du cerveau. On jugea par la direction d'une sonde aplatie et arrondie par le bout en forme de champignon, qu'on nomme *meningophylax*, et par la profondeur de l'endroit où cette sonde pénétrait, qu'elle était soutenue par le corps calleux, quand on l'abandonnait légèrement.

Dès que le pus qui pesait sur le corps calleux fut vidé, l'assoupissement cessa, la vue et la liberté des sens revinrent. Les accidents recommençaient à mesure que la cavité se remplissait d'une nouvelle suppuration, et ils disparaissant à mesure que les matières sortaient. L'injection produisait le même effet que la présence des matières: dès que l'on remplissait la cavité le malade perdait la raison et le sentiment; et on lui redonnait l'un et l'autre en pompant l'injection par le moyen d'une seringue: en laissant même aller le meningophylax sur le corps calleux, son seul poids rappelait les accidents, qui disparaissant quand ce poids était éloigné. Au bout de deux mois, ce malade fut guéri; il eut la tête entièrement libre, et ne ressentit pas la moindre incommodité.[C-2]

[\*-8]Voilà donc l'âme installée dans le corps calleux,

[\*-8] Texte de  
Diderot

jusqu'à ce qu'il survienne quelque expérience qui l'en déplace, et qui réduise les physiologistes dans le cas de ne savoir plus où la mettre. En attendant, considérons combien ses fonctions tiennent à peu de chose; une fibre dérangée; une goutte de sang extravasé une légère inflammation; une chute; une contusion: et adieu le jugement, la raison, et toute cette pénétration dont les hommes sont si vains: toute cette vanité dépend d'un filet bien ou mal placé sain ou mal sain.

Après avoir employé tant d'espace à établir la spiritualité et l'immortalité de l'*âme*, deux sentiments très capables d'enorgueillir l'homme sur sa condition à venir; qu'il nous soit permis d'employer quelques lignes à l'humilier sur sa condition présente par la contemplation des choses futiles d'où dépendent les qualités dont il fait le plus de cas. Il a beau faire, l'expérience ne lui laisse aucun doute sur la connexion des fonctions de l'*âme*, avec l'état et l'organisation du corps; il faut qu'il convienne que l'impression inconsiderée du doigt de la sage-femme suffisait pour faire un sot, de Corneille, lorsque la boîte osseuse qui renferme le cerveau et le cervelet, était molle comme de la pâte. Nous finirons cet article par quelques observations qu'on trouve dans les Mémoires de l'Académie, dans beaucoup d'autres endroits, et qu'on s'attend sans doute à rencontrer ici.[\*-8]

[D]Un enfant de deux ans et demi, ayant joui jusques-là d'une santé parfaite, commença à tomber en langueur; la tête lui grossissait peu à peu: au bout de dix-huit mois il cessa de parler aussi distinctement qu'il avait fait; il n'apprit plus rien de nouveau; au contraire toutes les fonctions de l'*âme* s'altérèrent au point qu'il vint à ne plus donner aucun

[D] *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, année 1705, «Diverses observations anatomiques», XIII, pp. 55-57.

signe de perception ni de mémoire, non pas même de goût, d'odorat ni d'ouïe: il mangeait à toute heure, et recevait indifféremment les bons et les mauvais aliments: il était toujours couché sur le dos, ne pouvant soutenir ni remuer sa tête, qui était devenue fort grosse et fort lourde; il dormait peu, et criait nuit et jour; il avait la respiration faible et fréquente, et le poux fort petit, mais réglé il digérait assez bien, avait le ventre libre, et fut toujours sans fièvre.

Il mourut après deux ans de maladie; M. Littre l'ouvrit, et lui trouva le crâne d'un tiers plus grand qu'il ne devait être naturellement, de l'eau claire dans le cerveau; l'entonnoir large d'un pouce, et profond de deux; la glande pinéale cartilagineuse; la moelle allongée, moins molle dans sa partie antérieure que le cerveau; le cervelet squirreux, ainsi que la partie postérieure de la moelle allongée, et la moelle de l'épine et les nerfs qui en sortent, plus petits et plus mous que de coutume.[D] [\*-9]Voyez les Mémoires de l'Académie, année 1705, pag. 57[\*\*]; année 1741, Hist. pag. 31; année 1709, Hist. pag. 11; et dans notre Dictionnaire les articles CERVEAU, CERVELET, MOËLLE, ENTONNOIR, etc.

[\*-9] Texte de Diderot  
[\*\*] coquille : non pas le Mémoire, mais l'Histoire, pp.49-58.

La nature des aliments influe tellement sur la constitution du corps, et cette constitution sur les fonctions de l'âme, que cette seule réflexion serait bien capable d'effrayer les mères qui donnent leurs enfants à nourrir à des inconnues.

Les impressions faites sur les organes encore tendres des enfants, peuvent avoir des suites si fâcheuses, relativement aux fonctions de l'âme, que les parents doivent veiller avec soin, à ce qu'on ne leur donne aucune terreur panique, de quelque nature qu'elle soit.

Mais voici deux autres faits très propres à démontrer les effets de l'âme sur le corps, et réci­proque­ment les effets du corps sur l'âme [\*-9]. [E]Une jeune fille que ses dispositions naturelles, ou la sévérité de l'éducation, avait jetée dans une dévotion outrée, tomba dans une espèce de mélancolie religieuse. La crainte mal raisonnée qu'on lui avait inspirée du souverain Être, avait rempli son esprit d'idées noires; et la suppression de ses règles fut une suite de la terreur et des alarmes habituelles dans lesquelles elle vivait. L'on employa inutilement contre cet accident les emménagogues les plus efficaces et les mieux choisis; la suppression dura; elle occasionna des effets si fâcheux, que la vie devint bientôt insupportable à la jeune malade; et elle était dans cet état, lorsqu'elle eut le bonheur de faire connaissance avec un ecclésiastique d'un caractère doux et liant, et d'un esprit raisonnable, qui, partie par la douceur de sa conversation, partie par la force de ses raisons, vint à bout de bannir les frayeurs dont elle était obsédée, à la réconcilier avec la vie, et à lui donner des idées plus saines de la Divinité et à peine l'esprit fut-il guéri que la suppression cessa, que l'embonpoint revint, et que la malade jouit d'une très bonne santé quoique sa manière de vivre fût exactement la même dans les deux états opposés. Mais comme l'esprit n'est pas moins sujet à des rechutes que le corps; cette fille étant retombée dans ses premières frayeurs superstitieuses, son corps retomba dans le même dérangement, et la maladie fut accompagnée des mêmes symptômes qu'auparavant. L'ecclésiastique suivit, pour la tirer de là la même voie qu'il avait employée; elle lui réussit, les règles

[E] Robert James, article « ANIMUS », *Dictionnaire universel de médecine*, 1745, t. I, cc.79-80.

reparurent, et la santé revint. Pendant quelques années, la vie de cette jeune personne fut une alternative de superstition et de maladie, de religion et de santé. Quand la superstition dominait, les règles cessaient, et la santé disparaissait; lorsque la religion et le bon sens reprenaient le dessus, les humeurs suivaient leur cours ordinaire, et la santé revenait.

[E]

[E-2] Un musicien célèbre, grand compositeur, fut attaqué d'une fièvre qui ayant toujours augmenté, devint continue avec des redoublements. Le septième jour il tomba dans un délire violent et presque continu, accompagné de cris, de larmes, de terreurs et d'une insomnie perpétuelle. Le troisième jour de son délire, un de ces coups d'instinct que l'on dit qui font rechercher aux animaux malades les herbes qui leur sont propres, lui fit demander à entendre un petit concert dans sa chambre. Son médecin n'y consentit qu'avec beaucoup de peine: cependant on lui chanta des cantates de Bernier; dès les premiers accords qu'il entendit, son visage prit un air serein, ses yeux furent tranquilles, les convulsions cessèrent absolument, il versa des larmes de plaisir, et eut alors pour la musique une sensibilité qu'il n'avait jamais éprouvée, et qu'il n'éprouva point depuis. Il fut sans fièvre durant tout le concert; et dès qu'on l'eut fini, il retomba dans son premier état. On ne manqua pas de revenir à un remède dont le succès avait été si imprévu et si heureux. La fièvre et le délire étaient toujours suspendus pendant les concerts, et la musique était devenue si nécessaire au malade, que la nuit il faisait chanter et même danser une parente qui le veillait, et à qui son affliction ne

[E-2] R. James,  
art. «ANIMUS»,  
*ibid.*, cc.80-81.

permettait guère d'avoir pour son malade la complaisance qu'il en exigeait. Une nuit entre autres qu'il n'avait auprès de lui que sa garde, qui ne savait qu'un misérable vaudeville, il fut obligé de s'en contenter, et en ressentit quelques effets. Enfin dix jours de musique le guérirent entièrement, sans autre secours qu'une saignée du pied qui fut la seconde qu'on lui fit, et qui fut suivie d'une grande évacuation. Voyez TARENTULE.

M. Dodart rapporte ce fait, après l'avoir vérifié Il ne prétend pas qu'il puisse servir d'exemple ni de règle: mais il est assez curieux de voir comment dans un homme dont la Musique était, pour ainsi dire, devenue l'âme par une longue et continuelle habitude, les concerts ont rendu peu à peu aux esprits leur cours naturel. Il n'y a pas d'apparence qu'un peintre pût être guéri de même par des tableaux; la Peinture n'a pas le même pouvoir sur les esprits,[E-2] [\*-10] et elle ne porterait pas la même impression à l'âme.[\*-10]

[\*-10] Texte de Diderot. Diderot modifie légèrement la dernière phrase de l'article de James, en supprimant la référence donnée par ce dernier: «et nul autre art ne la doit égaler sur ce point. *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, Ann. 1707*».

## Annexe

### Exemples des sources

[B] Sur le siège de l'âme dans le cerveau De quelque manière que l'on conçoive ce qui pense en nous, il est certain que les fonctions en sont dépendantes de l'organisation & de l'état actuel de notre corps pendant que nous vivons. Cette dépendance mutuelle du Corps & de ce qui pense dans l'Homme, est ce qu'on appelle *l'union du Corps & de l'Ame*: union que la saine Philosophie & la révélation nous apprennent être uniquement l'effet de la volonté libre du Créateur.

Du moins n'avons-nous nulle idée immédiate de dépendance, d'union, ni de rapport entre ces deux choses, corps & pensée. Cette union est donc un fait que nous ne pouvons révoquer en doute, mais dont les détails nous sont absolument inconnus : c'est à la seule expérience à nous les apprendre, & à décider sur toutes les questions qu'on peut proposer sur cette matière. Une de ces questions des plus curieuses, des plus intéressantes & la seule dont il s'agit ici, est de savoir si l'Ame exerce également ses fonctions dans toutes les parties du corps auquel elle est unie, ou s'il n'y en a pas quelqu'une à qui ce privilège soit particulièrement attaché & quelle est cette partie; de manière que ses blessures ou sa destructions emportent nécessairement la cessation ou l'interruption des fonctions spirituelles, tandis que toutes les autres parties peuvent être altérées ou détruites, sans que le Sujet cesse de raisonner & de sentir. Nous disons & de sentir, parce que tout ce qui s'appelle sensation, voir, entendre, &c. n'appartient pas moins à l'Ame que la faculté de recevoir des idées, de les comparer & de raisonner; quoique, selon le langage ordinaire, ce ne soit presque jamais qu'à ces dernières qu'on accorde le nom de pensée. Les sensations n'expriment, il est vrai, que des manières de penser très confuses, ou des modifications purement passives du Sujet pensant, tandis que les pensées proprement dites semblent en être l'action ; mais ces modifications sont réellement aussi incompatibles avec l'idée du corps, que les spéculations métaphysique les plus subtiles & les plus profondes. S'il y a donc quelque partie dans le corps humain d'où partent nos pensées & nos sensations, ou plutôt

à laquelle toutes les affections corporelles & tous les mouvements unis par institution à nos pensées & à nos sensations aillent aboutir, comme à une espèce de foyer ou de commun organe, c'est cette partie que nous appellerons *le siège de l'Ame.*

**[E-2] Robert James, article «ANIMUS».** Un Musicien [illustre]<célèbre>, grand [C]<c>ompositeur, fut attaqué d'une fièvre[,] qui ayant to[û]<u>jours augmenté, devint continue avec des redoublemens[; enfin l]<. L>e septieme jour il tomba dans un délire [tres-]violent[,] & presque [sans aucun intervalle] continu, accompagné de cris, de larmes, de terreurs[,] & d'une insomnie perpétuelle. Le troisieme jour de son délire, un de ces [instincts naturels] <coups d'instincts> que l'on dit qui font rechercher aux animaux malades les herbes qui leur sont propres, lui fit demander à entendre un petit concert dans sa chambre. Son Medecin n'y consentit qu'avec beaucoup de peine[. O] <: cependant o>n lui chanta des Cantates de [M.]Bernier[. D]<; d>ès les premiers accords qu'il entendit, son visage prit un air serein, ses yeux furent tranquilles, les convulsions cessèrent absolument, il versa des larmes de plaisir, & eut alors pour la Musique une sensibilité qu'il n'avoit jamais [eue]<éprouvée>, & qu'il [n' a plus eue étant guéri.]<n'éprouva point depuis.> Il fut sans fièvre durant tout le concert[,]<; > & dès qu'on l'eut fini, il retomba dans son premier état. On ne manqua pas de [continuer l'usage d']<revenir à >un remede dont le succès avoit été si imprévé & si heureux[, l]<. L>a fièvre & le délire étoient toûjours suspendus pendant les concerts, & la

Musique étoit devenue si nécessaire au malade, que la nuit il faisoit chanter & même danser une [P]<p>arente qui le veilloit [quelquefois, & qui étant fort affligée, avoit bien de la peine à avoir pour lui ces fortes de complaisances]<, & à qui son affliction ne permettoit guere d'avoir pour son malade la complaisance qu'il en exigeoit>. Une nuit entr'autres[,] qu'il n'avoit auprès de lui que sa garde, qui ne savoit qu'un misérable [V]<v>audeville, il fut obligé de s'en contenter, & en ressentit quelques effets. Enfin dix jours de [m]<M>usique le guérèrent entierement, sans autre secours qu[e celui]'une saignée du pié, qui fut la seconde qu'on lui fit, & qui fut suivie d'une grande évacuation. <Voyez Tarentule.> M. Dodart rapporte [cette histoire qu'il a vérifié lui-même; i]<ce fait, après l'avoir vérifié. I>I ne prétend pas qu'[elle]<i> puisse servir d'exemple ni de regle: mais il est assez curieux de voir comment dans un homme[,] dont la Musique étoit, pour ainsi dire, devenue l'âme par une longue & continuelle habitude, les concerts ont rendu peu à peu aux esprits leur cours naturel. Il n'y a pas d'apparence qu'un Peintre pût être guéri de même par des tableaux; la Peinture n'a pas le même pouvoir sur les esprits, [ & nul autre art ne la doit égaler sur ce point. *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, Ann. 1707*]<et elle ne porterait pas la même impression à l'âme>.

## NOTES

- 1 Arthur W. Wilson, *Diderot. Sa vie et son oeuvre*, traduit de l'anglais par Gilles Chahine, Annette Lorenceau, Anne Villeaur, «Bouquins», Paris, Laffont/Ramsay, 1985, pp. 126-127.
- 2 代表的な文献を挙げておくに留める。Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1996, p.287 ; Jacques Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIIIe siècle: La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, «L'Evolution de l'humanité», Paris, Albin Michel, 1993, p.601 ; Michèle Crampe-Casnabet, «Les articles Âme dans l'Encyclopédie», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 25, 1998, pp. 91-99; Aurélie Surattreau-Iberraken, «Diderot et la médecine, un matérialisme vitaliste?», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 26, 1999, pp. 173-195, en particulier pp.175-176.
- 3 Marie Leca-Tsiomis, *Ecrire l'Encyclopédie. Diderot: de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*, Vol. 375, «Studies on Voltaire and the Eighteenth Century», Oxford, Voltaire Foundation, 1999.
- 4 この点については、上記 Leca-Tsiomi の著書のほか、以下の論文を参照されたい。小関武史「『百科全書』研究についての典拠調査の意義」、『一橋論叢』第123巻第4号、2000年4月号、pp.704-718; 逸見龍生「『百科全書』を読む一本文研究の概観と展望一」、『慶應義塾大学デジタルメディア・コンテンツ統合研究機構(DMC機構)2004年度研究報告書』、2005年5月10日発行、pp.7-32; 鷺見洋一「百科全書研究の現在——回顧と展望」『藝文研究』(慶應義塾大学文学部文学科紀要)、第89号、2005年12月、pp. 288-269。
- 5 逸見龍生「『百科全書』第一巻デイドロ寄稿項目における『王立科学アカデミー概要および論文集』典拠」『新潟大学人文科学研究』第92輯、1996年3月、pp.49-70.
- 6 Robert James, *Dictionnaire universel de médecine, de chirurgie, de chimie, de botanique, d'anatomie, de pharmacie, d'histoire naturelle etc. Procédé d'un Discours His-*

*torique sur l'origine et les progrès de la Médecine*, Traduit de l'anglais de M. James, par Mrs Diderot, Eidous et Tous-saint, revu, corrigé et augmenté par M. Julien Busson, Doc-teur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, 6 Vol, Paris, Briasson, David l'aîné et Durand, 1746-1748. Pour James, voir Jacques Roger, «*Le Dictionnaire universel de médecine* traduit de l'anglais de Robert James», in Diderot, *Œuvres complètes*, vol. V, Hermann, 1975, pp. 155-163. On peut consulter aussi Roselyne Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France, de la deuxième moitié du 18e siècle à la fin du Première Empire*, Préface par François Duches-neau, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, sur un hégémonie menacé du mécanisme depuis 1740 et le rôle de l'*Encyclo-pédie*, p.99, et sur James, p.100. Rey remarque que «de très nombreux articles du *Dictionnaire* sont des extraits ou des commentaires de Boerhaave, ou d'Hoffmann, ou des deux à la fois... cependant... les critiques sont sévères» pp.100-101. Pour Diderot et James, voir également Denis Diderot, *Éléments de Physiologie*, texte établi, présenté et commenté par Paolo Quintili, Paris, Honoré Champion, 2004, et Marie Leca-Tsiomis, «De l'abari au baobab, ou Diderot naturaliste ironique», in Ulla Kölving, Irène Passeron, eds., *Sciences, musiques, Lumières. Mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIIIe siècle, 2002, pp. 229-238.